

« France Télévisions, c'est un gâchis »

Frédéric Taddei, aujourd'hui sur Europe 1, estime que Delphine Ernotte, la présidente du groupe audiovisuel, tire les chaînes du service public vers le bas

ENTRETIEN

Installé en terrasse ce 1^{er} novembre, à deux pas des Champs-Élysées et de la rue François-1^{er}, où se situe encore le siège historique d'Europe 1 (la station déménage prochainement dans le 15^e arrondissement), Frédéric Taddei allume cigarette sur cigarette. Les yeux rougis de fatigue, sourire aux lèvres, celui qui anime en direct, du lundi au jeudi, « Europe 1 Social Club » (de 19 heures à 21 heures) est aussi le patron du magazine *Lui* et le créateur de « D'art d'art », pastille télévisuelle hebdomadaire qui, depuis quinze ans, sur France Télévisions, décore une œuvre d'art. Cela fait un quart de siècle que Taddei est un homme de médias : presse écrite, radio, télévision, il a touché à tout, connu de belles aventures et quelques désillusions. Art moderne, littérature, musique, débats de société, promenades underground, sa curiosité et son talent en ont fait un personnage en vue du paysage audiovisuel français.

A la radio, vous avez travaillé sur plusieurs stations, mais vous semblez très attaché à Europe 1. Pourquoi ?

Peut-être parce que c'est la station qu'écoutaient mes parents ! Je suis né au début des années 1960 et la radio familiale a toujours été Europe. Elle me semblait un peu plus moderne, un peu plus indépendante que les autres. De fait, j'y travaille depuis 2005, avec une petite interruption en 2012. Il y a dix-sept ans, c'est

Jean-Pierre Elkabbach qui m'a confié une heure d'entretiens en direct dans l'après-midi. Ce qui lui plaisait, c'est que je pouvais interviewer avec autant de plaisir Edgar Morin qu'Ophélie Winter ! L'entretien est un exercice jouissif que j'ai rapidement maîtrisé. Depuis mes débuts en radio, j'ai interviewé la terre entière ou presque ! D'ailleurs, dès que quelqu'un meurt, on me demande de ressortir mes archives, comme ce fut le cas récemment avec Danielle Darrieux. Comme je laisse mes invités s'exprimer longuement, les archives sont riches...

Le directeur délégué d'Europe 1, Patrick Cohen, qui est aussi l'animateur de la matinale, vous avait reproché, en 2013, « d'inviter des cerveaux malades » sur le plateau de « Ce soir (ou jamais !) ». Comment la cohabitation se passe-t-elle ?

J'entretiens d'excellentes relations avec Patrick !

Deux heures d'antenne en direct cinq soirs par semaine, est-ce un exercice compliqué ?

Comme je lis les livres, que j'écoute les disques et que je vois les films de mes invités, cela implique beaucoup de travail. La première heure du « Social Club » est un débat, exercice qui demande un peu moins de boulot en amont que la seconde heure, plus magazine. J'ai une totale liberté concernant le choix de mes invités, mais il faut faire attention à la coordination avec les autres émissions de la station qui accueillent des personnalités

tout au long de la journée. Je suis donc obligé de trouver des gens nouveaux, ce qui est un peu ma marque de fabrique. Cette émission sur Europe 1 se veut un décryptage de l'époque. Une époque complexe, mais que je considère comme intellectuellement intéressante.

La radio est-elle un espace plus propice que la télévision aux développements des idées ?

Pas forcément. On peut être distrait, faire autre chose en écoutant la radio. Ce qui est vrai, c'est que, lorsque j'ai une vedette face à moi, je vois bien que je suis son meilleur ami à la radio, alors que, sur un plateau télé, c'est plus tendu, on se partage l'écran, la cohabitation est moins évidente.

Ce que vos invités apprécient surtout, c'est d'avoir du temps pour développer leurs arguments...

Dans « Ce soir (ou jamais !) », je mettais un point d'honneur à ne pas interrompre mes invités. Le record reste sans doute le réalisateur Andrzej Wajda, qui a parlé durant quatorze minutes, avec une traduction simultanée ! Laisser le temps aux invités de s'exprimer a toujours été une évidence pour moi. Visible, ce n'est pas un exemple très suivi !

Entre 18 heures et 20 h 30, les émissions de « talk » se multiplient à la télévision et en radio. Qu'en retient-on ?

Il s'agit trop souvent de faux débats, oscillant entre le café du commerce et la conversation en-

tre amis. Télés et radios miment les réseaux sociaux, injectent des Tweet, et les intervenants sont généralement à peu près d'accord sur l'essentiel. Pour comprendre le monde, les vrais débats sont nécessaires, à condition de pouvoir entendre des avis divergents et de comprendre pourquoi les gens ne sont pas d'accord. Car on

vit dans un monde qui n'est pas d'accord ! J'ose espérer qu'en écoutant le « Social Club », notre époque devient un peu plus compréhensible pour l'auditeur. L'autre soir, nous avons eu, par exemple, un débat passionnant sur Daech. Grâce à mes invités, j'ai appris des choses sur la situation en Afrique, en Asie...

La multiplication des chroniqueurs en plateau laisse, de fait, de moins en moins de place aux experts...

Je réfute le terme d'expert, qui a été trop galvaudé. Les experts militaires ou antiterroristes que l'on voit sur les plateaux me font mourir de rire ! Ils défendent une vision d'un problème, ce sont aussi des idéologues. Ceux qui m'intéressent sont ceux qui ont une réelle autorité dans leur milieu. Et l'important, c'est de multiplier les milieux ! J'ai refusé d'avoir des chroniqueurs sur le plateau de « Ce soir... » et, au début, la direction de France Télévisions a eu peur. Peur du vide ! Moi, je ne supporte pas le temps volé par un chroniqueur à un invité.

Pour les invités justement, il n'y a pas, selon vous,

de bons ou de mauvais client ?

Il n'y a que de bons ou de mauvais intervieweurs! Si vous bossez bien, si vous vous intéressez vraiment à celle ou à celui qui est face à vous, vous allez le surprendre et lui faire dire des choses inhabituelles. Des types comme Delon, Johnny ou Lelouch, par exemple, qui ont l'habitude d'être en pilotage automatique, se découvrent. C'est ce que j'aime.

Vous êtes un homme de direct, ce qui n'est pas le cas de Thierry Ardisson ou de Laurent Ruquier. Manquent-ils de courage ?

Le direct amène une électricité particulière lors des débats. Je n'ai pas d'opinion sur Ruquier, mais Ardisson, que je connais bien, estime que le montage permet d'améliorer son émission. C'est un perfectionniste, pas un lâche.

Une émission comme « Ce soir (ou jamais!) » est-elle encore envisageable sur le service public ?

Bien sûr! Mais, pour cela, il faudrait une direction qui comprenne une telle émission et en

soit fière. Et, surtout, évite de lui mettre des obstacles avec des horaires très tardifs. Cela étant dit, celle-ci a duré dix ans, ce n'est pas Mozart qu'on assassine! Avec 750 numéros, elle est devenue la plus longue émission culturelle de la télévision française, devant « Apostrophes » et ses 725 numéros étalés sur quinze ans.

Pourquoi avoir arrêté « Hier, aujourd'hui, demain » au bout d'une saison ?

Visiblement, cette émission intellectuelle dérangeait la direction. Elle était ambitieuse et faite pour être diffusée à 22h30. Elle ne l'a jamais été avant minuit! Les patrons de chaînes pensent que les gens intelligents regardent de moins en moins la télé. Ce n'est donc pas la peine d'offrir des programmes exigeants. Je crois qu'ils ont tort!

France Télévisions assume-t-elle son rôle de service public ?

C'est un gâchis. Sa présidente, Delphine Ernotte, ne connaît rien à la télé et est en train de casser France Télévisions. Xavier Cou-

ture, qui travaille à ses côtés, est atterré et tente de lui faire comprendre certaines choses, mais cela paraît compliqué. Il me semble que l'on a aujourd'hui une direction qui prend les gens pour des imbéciles et fait une télé en fonction de ce critère! Plutôt que d'imaginer une nouvelle chaîne culturelle sur le Web, les responsables devraient programmer des émissions culturelles sur France2 ou France3 à une heure décente.

Vous avez vécu de belles années sur Canal+ entre 1994 et 1998. La gestion actuelle de Vincent Bolloré doit sans doute vous chagriner...

Cela fait très longtemps que je ne regarde plus Canal. La chute qualitative de la chaîne, dont le modèle économique ne fonctionne plus, date de bien avant l'arrivée de Bolloré. Mais ce dernier, qui, comme Ernotte, ne connaît rien à la télé, semble gérer cette maison comme n'importe quelle boîte de transport ou de matériel.

Cela fait quinze ans que « D'art d'art » est à l'antenne. Prenez-vous toujours autant de plaisir à la fabriquer ?

Oui! Cette minute trente hebdomadaire qui décortique une œuvre demande beaucoup de travail. On ne vulgarise pas, on clarifie. Au début, les pires opposants à l'émission étaient les critiques d'art qui estimaient que je donnais des perles aux cochons de téléspectateurs. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
ALAIN CONSTANT

« Il me semble que l'on a aujourd'hui une direction qui prend les gens pour des imbéciles et fait une télé en fonction de ce critère! »